

The background is a vibrant red with black ink splatters and brushstrokes. A large, irregular black shape, resembling a bloodstain or a splash, is centered on the page. The text is overlaid on this black shape.

André Marras

**MEURTRE AU  
PAYS DU  
VAUTOUR FAUVE**

En ce lundi 30 mai 2016, un jour après la fête des Mères, je mets un point final à ce roman que je dédie à la mémoire de ma maman.

Du même auteur, chez le même éditeur

**BUREAUX-TOC, BONJOUR !**

Théâtre. Comédie composée de saynètes humoristiques sur des scènes bureaucratiques.

**EN LETTRES MULTICOLORES**

Recueil aux couleurs du Théâtre, de la poésie, des sketches et des paroles de chansons.

# Sommaire

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

# 1

Ce fait divers extraordinaire s'était déroulé principalement entre la fin du mois de mai et le milieu du mois de juin deux mille huit. En me fondant sur des coupures de journaux et des témoignages, ainsi que sur des légendes puisées dans quelques dictionnaires, je suis parvenu à reconstituer l'affaire. Bien sûr, avec un ami marcheur, Jean-Claude, nous avons même emprunté le sentier suivi par Angélique et Gabriel ; mais, ce jour-là, par un si beau temps et dans un cadre aussi serein, nous doutions presque qu'un quelconque danger eût pu troubler la quiétude de ce lieu paradisiaque... Et pourtant...

Pourtant, au sein de ces magnifiques gorges du Verdon, comme à son habitude, la nature avait soigné sa toilette. La rivière resplendissait dans sa robe mouvante, aux reflets vert émeraude étincelants, et le vent s'était presque effacé pour permettre au ciel de parader dans son bel habit bleu azur, où planait majestueusement un vautour fauve gigantesque.

L'ensemble donnait au décor grandiose un air paisible, et pourtant...

Pourtant, des jumelles plaquées sur ses yeux, un randonneur admirait ce spectacle silencieux, le vol du rapace qui rejoignait bientôt quelques grands oiseaux de sa famille ; quand, soudain, toute l'escadrille se mit à tournoyer autour d'un point. C'est alors que le spectateur baissa ses jumelles...

Et c'est ainsi qu'on découvrit, à Rougon, au pied de la falaise du Point Sublime, le corps d'une femme, étendu face contre terre. Le cadavre était intact, comme déposé délicatement sur le sol. Un autre point attirait le regard : celui du chignon sur la chevelure de la victime, puis plus précisément celui de son pic à chignon papillon.

## 2

Quelques jours plus tôt et à plus de cent kilomètres plus bas, près de Bandol, au bord de la mer, dans le salon de sa superbe propriété, la célèbre romancière Anna Pristi fixait son regard inquiet sur l'éphéméride à la page du lundi vingt-six mai deux mille huit, sur lequel était noté « Papillon : 8 h 30 ». Tenant dans sa main droite la photo d'une femme souriante, qui feignait d'écrire avec un pic à chignon papillon, la femme élégante de soixante ans était tourmentée par la même question : « - où s'est donc envolé mon petit papillon ? ».

Puis, à la vue du fauteuil placé en face d'elle, Anna se souvenait de la première entrevue avec Jeanne Blanchard, lorsque celle qui allait devenir son amie était venue l'interviewer, il y a déjà cinq ans.

- Vous aimez mon papillon ? avait questionné Jeanne.

- Je vous demande pardon ?

- Oui. J'ai remarqué qu'il accaparait toute votre attention. Je place un pic à chignon papillon dans mes cheveux tous les jours et jamais le même d'un jour à l'autre, ce qui me vaut le surnom de « Papillon » auprès de mes amis.

- Je suis confuse.

- Ne le soyez pas ! La plupart de mes interlocuteurs réagissent de la même manière, dans les premiers temps.

- C'est que vous êtes tellement vive que, lorsque vous vous exprimez, on a l'impression que le bel apollon ailé vole sur vos paroles.

- Belle image ! Seriez-vous également poétesse ?

- Oh, non ! Mon époux, lui, compose des poèmes de qualité. Il a même publié un recueil.

- Ah ! Je l'ignorais.

- Ça m'étonne ! Une journaliste comme vous ! Connue pour son insatiable curiosité !

- Que voulez-vous ? C'est mon métier d'être curieuse ! Mais, à propos de votre époux, puis-je vous poser une question indiscreète ?

- Je suppose qu'avec ou sans mon accord, vous me la poseriez tout de même ? !

- Vous supposez admirablement bien. Dites-moi franchement, chère Anna, pour quoi avez-vous épousé le richissime Edmond PRISTI : pour son argent ou pour son nom ?

- Désolée de vous décevoir, ma chère, mais ce n'est que par amour.

- Quelle banalité !

- N'est-ce pas ! Pour ce qui est de l'argent, grâce à mes parents, j'étais à l'abri du besoin bien avant mon mariage ; quant au nom, je ne vois pas ce qu'il a de si prestigieux ! ?

- Publier des romans policiers sous le nom « d'Anna Pristi » !

- Nom qui s'apparente à celui de la reine des romancières du genre, « Agatha CHRISTIE » ! Il ne s'agit là que d'une heureuse coïncidence, mais je n'ai pas la prétention...

- Je vous taquine. Ne cherchons pas à faire de comparaison, et sachez que j'apprécie votre grand talent à sa juste valeur.

- Je l'ai constaté en lisant l'article élogieux que vous avez eu la gentillesse de rédiger à propos de mes œuvres.

- Je vous arrête tout de suite : je ne suis pas gentille. Certains papiers d'hier me valent encore aujourd'hui quelques rancunes tenaces ; mais je persiste à écrire ce que je pense, quoi qu'il m'en coûte, et, dans votre cas, je ne pense que du bien.

- Connaissant justement votre réputation, je n'en suis que plus flattée...

Un bruit interrompit brusquement la scène du passé, et fit revenir Anna à la réalité. Ce bruit, c'était celui de la porte du salon par laquelle un homme élégant, la soixantaine, entra sans frapper, et pour cause : il était chez lui. Il s'agissait du richissime Edmond Pristi, le mari de la romancière. Anna s'empressa de l'interroger.

- Alors, chéri ?

- J'ai sonné chez Jeanne : personne. J'ai questionné Madame COUDERC, sa voisine : elle ne l'a pas revue depuis samedi. Et de ton côté, pas d'autres appels ?

- Non.

- Qu'allons-nous faire ?

- Je téléphone à Paul !

### 3

Dans la cuisine de sa modeste, mais charmante villa toulonnaise du quartier des Routes, Céline Rossetti, femme de petite taille aux rondeurs agréables et au sourire éclatant, la cinquantaine, préparait le déjeuner. Elle cuirait la viande au dernier moment, mais, après le beau et sûrement bon gâteau au chocolat qui refroidissait sur un coin de la table, elle avait épluché ses pommes de terre qui deviendraient bientôt des frites dignes de la bonne Lilloise qu'elle était. Pas question de frites surgelées. Pas chez elle, en tout cas. Mariée à Joël Rossetti, le couple avait eu trois enfants, dont leur fille aînée – qui leur avait donné trois superbes petits-enfants – et ses deux frères, dont l'un était devenu pâtissier et l'autre cuisinier. Si leurs garçons avaient choisi des métiers de bouche, c'était à n'en pas douter grâce à son « cordon-bleu », répétait Joël à propos de son épouse.

Au bruit inquiétant et reconnaissable d'un moteur de voiture, Céline informa son chat :

– Ça y est ! Papa est là. La voiture a tenu bon.

Le magnifique Persan lança un regard langoureux vers sa maîtresse, mais crut bon de ne pas lui répondre. Un petit bonhomme, tout jovial, la cinquantaine, fit son entrée. C'était Joël. Il embrassa son épouse, puis lui tendit le bouquet de roses qu'il avait habilement caché dans son dos.

– Merci, Mamour ! Elles sont magnifiques...

Céline, humant l'odeur des fleurs, fermait les yeux.

- ... Et, en plus, elles sentent bon.
- J'ai pris des roses : ils n'avaient plus de fumier.
- Que tu es bête !

Après avoir plongé ses splendides roses rouges dans un vase, Céline se dirigea vers le panier des courses. Elle en sortit tout le contenu et sembla visiblement très déçue.

- Tu as oublié les olives ! reprocha-t-elle.
- Merde ! Je savais bien...
- La prochaine fois, je te marque tout...
- Désolé, mon cœur ! Je me le suis pourtant répété vingt fois et puis...
- Et puis le comédien amateur qui est capable d'apprendre six pages de textes n'est pas foutu de se souvenir d'un simple mot : OLIVES !
- Je te jure : j'étais sur le point de les acheter et puis j'ai rencontré Bruno.
- Bon, tant pis !
- Ah ! J'allais oublier. Il aimerait que tu lui façannes une autre sculpture pour le magasin.
- Mais il continue à vendre des chaussures ou il se lance dans les objets d'art ?
- Non, mais c'est juste pour décorer. Tu sais que Bruno apprécie tout ce qui touche aux légendes provençales.

- Et qu'est-ce qu'il veut ?
- Il voudrait que tu revisites, à ta façon, l'âne volant de Gonfaron.
- Le quoi ?
- L'âne volant de Gonfaron.
- Il y a un âne volant à Gonfaron.
- Mais non, celui de la légende.
- Quelle légende ?
- Je ne te l'ai jamais racontée ?
- Non.
- Bon, alors, la voilà : « la chapelle de Gonfaron a pour nom Saint-Quinis. Elle surmonte son village et, chaque année, les villageois organisent la procession vers leur chapelle. Depuis très longtemps, on demande à chaque habitant de nettoyer devant sa porte dans les rues où doit passer le cortège. En 1645, un Gonfaronnais refusa de faire sa part de travail et dit : « - Si Saint Quinis trouve le passage trop sale, il n'aura qu'à sauter par-dessus ! ». La mairie prit en charge le nettoyage et la fête put être célébrée ; mais cet épisode fâcheux demeura dans les têtes gonfaronnaises... Quelque temps plus tard, le vieillard acariâtre, à cheval sur son âne, descendait de la montagne, de la Carnaraute...
- La « carna » quoi ?
- La Carnaraute ! C'est le nom de la montagne. Bon, je peux continuer ?
- Vas-y, je t'écoute, mon canard qui rote !

Ils aimaient bien, tous deux, se fourvoyer dans des jeux de mots pourris.

- Bon ! Alors, comme je disais donc, il descendait tranquillement de la montagne... Quand, tout à coup, attaquée par des taons, la bête s'emballa. Elle bifurqua de son chemin habituel et fit un vol plané qui envoya son « jockey » au régime sans selle, et surtout le jeta violemment sur le sol. Lorsque la nouvelle se sut au village, ce fut le début d'une moquerie sans fin, chacun s'écriant : « - c'est bien fait, Saint Quinis l'a puni, son âne a volé ». Et c'est donc depuis ce temps-là que l'on prétend qu'à Gonfaron, les ânes volent.

- Pas mal.

- Alors, je lui dis quoi, à Bruno ?

- D'accord ! Ça me plaît bien... Bien que je constate que tu te rappelles mieux des commissions de Bruno que des miennes...

- Désolé ! Si tu veux, je repars au marché pour les olives.

- Mais non !

- Allez ! Au lieu de retourner au Cours Lafayette, j'irai en acheter au marché du Mourillon. Elles y sont aussi bonnes.

- Non, laisse tomber, je te dis. On en prendra la prochaine fois. Et puis, mon repas est bientôt prêt et je crains que notre vieille carrette(1)...

- Tu as raison. Elle a déjà calé trois fois ce matin. Tant pis pour les olives.